

LETTERS
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII
inclusivement.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL,
dans le Strand. 1772.

LIBRARY OF THE
 UNIVERSITY OF MICHIGAN
 ANN ARBOR, MICH.
 48106-1300

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

ANN ARBOR, MICH.

P

T
 bea
 fou
 cro
 fan
 a é
 bie
 le
 tou
 M
 me
 les
 feu
 Sa
 A



LET TRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
P O M P A D O U R.

LET T R E L.

A la Maréchale de BROGIE.

1761.

MADAME, votre Lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup; mais il m'est impossible de vous soulager: le Roi est fort en colere, & je crois que Monsieur le Maréchal n'est pas sans tort. Il vouloit vaincre tout seul, & il a été vaincu. Son adversaire se défend assez bien; il a une Lettre en poche qui semble le justifier. Cependant je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de Mr. le Maréchal: il est brave, il entend parfaitement la guerre; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent & respectent, & le seul qui puisse faire oublier le Comte de Saxe, qui étoit l'ange tutélaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert, & le dédom-

mage bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation, Madame, en attendant que la fortune change. Le Roi est bon; il a beaucoup d'estime pour Mr. de Maréchal, & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer; & vous verrez un tems plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin. Je suis, &c.

LETTRE LI.

Au Maréchal de SOUBISE.

JE vis hier le gros Prince(*) Allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime: il savoit sans doute qu'il me faisoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre; mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles: consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique: cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fut jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent: il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant: il faut

*) Le Prince de Nassau-Saarbruck.

faut l'avoir vu dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui: il a l'âme belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le ciel pour nos ennemis: adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la dernière main à ce qu'on appelle un chef d'œuvre de politique, au *pacte de famille*; & ce que la France n'auroit osé demander, ni espérer dans les tems les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les François sont à présent Espagnols, & les Espagnols sont François: c'est surtout à présent qu'il *n'y a plus de Pyrénées*, comme disoit Louis XIV. On espère beaucoup de ce coup d'Etat, & les Anglois n'en seront pas contents: ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée & de bons officiers. On a résolu de forcer les Portugais à se déclarer: leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espèce qu'ils fournissent aux Anglois, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un Roi de cinquante ans en tutelle, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire & sans liberté. Une nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se

rendre inutilement esclave, ridicule & méprisable. Le Ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zèle & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les Anglois : les intérêts du commerce de ces deux nations sont tellement liés & compliqués, qu'on regarde une rupture comme presque impossible. C'est pourquoi les Espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne ; & la France, malgré ses pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, Monsieur le Maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espère aussi que vous serez employé cette année : comptez sur vos amis. &c.

LETTRE LII.

A la Comtesse du BARAIL.

Vous pouvez vous assurer que le jeune Marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit : mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'estime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, Madame, je me souviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La
cour

cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misère publique. Nous avons une demi-douzaine d'Alteſſes Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un ſurtout, qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, & ſurtout les Princes, ne font rien pour rien : c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laiſſerai venir, & peut-être le ſervirai-je ; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux viſir (*) devient inſupportable ; mais on le ſouffre parce qu'il eſt néceſſaire, ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent, ſombre & farouche : la vieilleſſe, comme les honneurs, change les mœurs. Cela eſt inſupportable, & il faut pourtant le ſouffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous, car j'ai trop de plaſiſr à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baiſers pour moi à votre petite fille, & faites mille compliments au grand homme, &c.

LET TRE LIII.

A Monſieur de VOLTAIRE.

1762.

JE ſuis déjà informée de la ſanglante tragédie qui s'eſt paſſée à Toulouſe. Votre

A 4

charité

*) Le Maréchal de Bellé-Iſle.

charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zèle pour la servir, font honneur à vos sentimens & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'Etat: vous vous faites un devoir de découvrir les grands abus: il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les juges de Toulouse ont été bien précipités & bien cruels: il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures; ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles: la vérité & la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célèbre & honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire: je le lirai aussitôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la question; après quoi j'employerai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice & de la vertu opprimée. Je suis charmée, Monsieur, que vous vous foyez adressé à moi: cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir; & dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime & celle de ceux qui vous ressemblent. Je suis, &c.

L E T T R E L I V.

Au Marquis de BEAUSSAC.

1762.

JE vous remercie sincèrement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous savons que le nouvel Empereur n'aime pas la France: nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante; & j'ai ouï dire qu'il ne manquoit jamais de plaisanter sur les défaites des Russes, ou des Alliés, quand l'occasion s'en présentoit; ce qui faisoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance: encore serons-nous bien heureux, s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance votre ministère est très-délicat: vous marcherez partout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un Empereur de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune: cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les Russes savent obéir; mais ils

savent aussi se défaire de leurs maîtres, quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince seroit surtout déplorable dans la circonstance; car l'Alexandre du Nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées, sont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous.

Le Roi est fort satisfait de votre conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumières; & personne ne doute que si le Czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher. Je suis, &c.

LETTRE LV.

Au Duc de FITZ-JAMES.

1762.

Vous avez bien raison, Monsieur le Duc, l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né Huguenot; mais il ne falloit pas le traiter pour
cela

cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impossible qu'il ait commis le crime dont il étoit accusé: cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, & ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du Roi a bien souffert au récit de cette étrange aventure, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere, qu'il ne leur en faut pour être bons Chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains!

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos remercimens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit: vous le méritiez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & soyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin: il a de grands exemples dans sa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux; on ne connoit plus la France: la race des grands hommes est presque éteinte: j'espère que vous aiderez à la faire revivre, & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous, &c.

LET.

L E T T R E LVI.

Au Duc de N I V E R N O I S.

1762.

COMMENT vous portez-vous, Monsieur le Duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand besoin de la paix avec les Anglois, & que les Anglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le Roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne, pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions: de-là vous irez à Londres faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne savoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate: une certaine personne a cité votre nom; sur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zèle pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je
sens

sens que cet emploi est un peu désagréable : il seroit plus beau d'être l'Ambassadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon François ; l'amour de la patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espère, est la seule chose que je désire actuellement, & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne ; mais si je puis voir la France paisible, le Roi content, & ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur, Monsieur le Duc : vous aurez toujours une des premières places dans la liste de ceux que j'estime, & qui est très-courte, &c.

LETTRE LVII.

A la Comtesse de BASCHI.

1762.

MA chere amie, car ce nom est plus beau que celui de Madame la Comtesse, & c'est pourquoi je m'en sers souvent, vous me demandez si je pense toujours à vous ? Que ne me demandez-vous, si je vis encore ? Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'espère que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste & la plus honteuse
qui

qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation sous Louis XIV. s'est dissipée comme un songe, & elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle Comtesse! Le Roi est chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contens. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes & modérés, qui ne désirent, n'espèrent & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers Généraux pour donner l'exemple, & que les Anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi: voyez s'il y a-là quelque sujet de consolation; car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux Anglois le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défensive sur nos frontieres; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce: &c.

que

que par-là les Anglois feroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans ; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépîte contre moi-même, quand je considère quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étoient propres à rien, & qui aspiraient à tout, qui savoient faire des révérences & des bassesses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le Roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes ? *C'est, dit-il, depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas ! tout a changé. Adieu, ma belle Comtesse ; je vous aime de tout mon cœur, &c.

LETTRE LVIII.

Au Maréchal de SOUBISE.

1762.

Nous sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y
souv.

sommes pas moins sensibles. Celle de votre dernière bataille a achevé de nous jeter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du Prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il falloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quant à votre collègue, tout le monde le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévèrement, & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernières années de Louis XIV. leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent; ni ressources. Le Roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, Monsieur le Maréchal, si

les

les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées; tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les Anglois sont trop bien servis. Je haïs surtout & j'estime ce Marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer. Je suis, &c.

LETTRE LIX.

Au Duc de CHOISEUIL.

1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi est content & vous estime. Le vieux Maréchal étoit trop systématique, & les

II. Part. B hom-

hommes à systêmes réussissent rarement. Jamais Ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Ministre de la guerre parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en fera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espère.

Ce qui se passe parmi les Russes, est inouï: quels maîtres! quels sujets! L'Impératrice Elizabeth meurt, son neveu lui succède, & sa femme le supplante, & tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi, de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Impératrice, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse: soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer grand' chose de la part des Espagnols: je les crois sincères, mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne, tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des François: dans cette guerre elle a encore été le tom-

tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épou-
vantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien.
Les Anglois en ont eu peur: à présent ils
rient avec raison de leurs frayeurs & de nos
vaines espérances. Le plus sûr est donc de
faire la paix: mais l'ouvrage sera difficile
avec un peuple insolent dans la victoire, qui
est l'ennemi naturel du genre humain &
surtout des François. Monsieur le Duc, si
vous venez à bout de cette grande affaire,
vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre pa-
trie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre:
cela est impossible; les Anglois & les Fran-
çois ne peuvent rester longtems amis: la
haine réciproque des deux nations, la riva-
lité du commerce, l'opposition des intérêts
& des alliances leur remettront bientôt les
armes à la main. C'est pourquoi je m'ima-
gine qu'il faut tâcher de conserver quelques
établissmens en Afrique & dans les Indes:
c'est l'unique moyen de réparer & d'aug-
menter notre marine, de sauver notre com-
merce, de nous fortifier partout, & d'atta-
quer les Anglois avec plus de succès & de
sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La
prise de nos vaisseaux marchands avant la
déclaration de guerre étoit une action infame,
que la France n'oubliera jamais, qu'elle
n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes

humiliés! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes; & ils nous donneront des loix! J'espère que cela ne durera pas: tâchez, Monsieur le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra; après quoi préparez-vous à la guerre. Je suis, &c.

LETTRE LX.

A la Comtesse de BASCHI.

1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez, m'est venue interrompre brusquement. „Allons, „Madame, m'a-t-elle dit, laissez-là votre „Lettre & vos complimens; il faut nous „divertir.„ Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse Duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir: j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé: c'étoit votre fille. En honneur, elle est adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits, un air fin dans tout ce qu'elle dit ou qu'elle

qu'elle fait; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur: l'homme qui l'aura, fera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mis à vous écrire. A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la messe du Roi auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec sa figure abominable, se met dans la tête qu'elle est folle de lui? Il étoit donc à la messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en appercût, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux: il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses *heures*, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser & de lui baiser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La Dame de retour chez elle, lui a fait dire que son procédé avoit été indécemment & grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui

montrer son visage, & qu'elle fouhaitoit sincèrement qu'il devînt aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade: quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau, & il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais, hélas! qui est-ce qui n'en a pas? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La Duchesse vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit? Elle est du très-petit nombre des femmes estimables. Elle a beaucoup de religion, d'esprit & de gaîté: ce sont les personnes que j'aime, quoi-que je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (*), elle est folle à lier. Hélas! c'est l'amour, le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Il avoit beaucoup perdu: voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent pistoles sur son bijou. La
pauvre

*) La Duchesse de Beauvilliers.

pauvre B est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien, mais en attendant elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire ; il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être François, & ils vont s'en réjouir solennellement : cela fera rire les Anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon âme toute entière, & tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais, hélas ! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

LETTRE LXI.

A Madame l'Abbesse de CHELLES ()*.

1762.

JE recommande à vos prières le Roi, la France & moi, avec tout le reste : le ciel n'est jamais sourd aux prières des saints. On

B-4

va

*) Auparavant Mademoiselle de Rupelmonde.

va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méchant! Il y a de belles dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai désiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. „Mais „qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous „n'êtes pas contente? Sire, lui dis-je, je „suis fort contente; „ & en même tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le Roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour; il vous regrette & vous admire: il dit que vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le servir, ce meilleur maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part: mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, Madame, avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LET.

LETTRE LXII.

Au Duc de NIVERNOIS.

1762.

Vous avez donc vu la capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu, les Seigneurs vous caressent, & la canaille vous fisle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux Officiers du vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglois, dites-vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux Anglois : grand bien leur fasse ! Mais pour les Isles & Pondichery, il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada, il

n'y aura pas de difficultés; c'est un petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer aussitôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande dame: la bagatelle que je lui ai envoyée, est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir: nous nous recommandons toujours à elle, &c.

L E T T R E LXIII.

A la Comtesse de BASCHI.

1762.

QUE dites-vous de l'Archévêque? (*) N'est-il pas plaissant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre ou les négociations de la paix? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colère, Madame: de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Hélas! mes charmes sont partis avant moi.

*) De Paris.

moi. De grace, à l'avenir mettez beaucoup d'amitié dans vos Lettres, & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglois savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices: ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada: grand bien leur fasse! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambassadeur que vous savez (*), m'est venu rendre ce matin une visite, & après les premiers complimens, il s'est écrié: *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux!* Je me suis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi? Eh, à qui parlerois-je donc? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un visage maigre de qua-

*) Le Duc de Bedford.

quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là; on m'a dit que c'étoit moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement, ma belle Comtesse; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise & dont je ne me serois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie: *Dolce vita amorosa: per che si tardi nel mio cor venisti?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle: l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

LETTRE LXIV.

Au Duc de NIVERNOIS.

1762.

IL faut toujours vous remercier, Monsieur le Duc: vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos Lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder

der comme si c'étoit le rinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manieres, la politesse, la magnificence & les sentimens auroient pu nous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même : on voit votre mérite, & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres, & on vous a hué ? Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerois autant m'aller exposer dans la forêt noire. La populace Angloise n'est ni polie ni aimable : c'est peut-être tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, Monsieur le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles, comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumieres : Mr. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs, &c.

LET.

L E T T R E L X V.

*Au Duc de NIVERNOIS.**Octobre 1762.*

JE vous remercie beaucoup, Monsieur le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Belle-Isle, qu'il n'y avoit point de país au monde où il fût plus aisé de sémer la division qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les Anglois sont de bonnes gens: ils sont actuellement raisonnables, & sinceres dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix l'année dernière étoit ce vieux renard de Pitt: il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace,

à qui

à qui il jugeoit bien qu'elle seroit odieuse, & afin qu'il pût désoler son Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile Ministre sans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme, l'année passée, & je ne fais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante, & il est impossible d'acheter tous ces gens-là : en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, Mr. le Duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie : c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclurre la paix la plus nécessaire qui fût jamais : c'est une obligation que le Roi & la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers François en Angleterre, qui s'y sont mariés, & ont établi des manufactures de batistes? Examinez cela, s'il vous plaît; & voyez s'il seroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre tems à Londres, que le Duc de Bedford le fait à Paris : il se réjouit,

réjouit, & paroît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante: il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propose; ce qui lui laisse beaucoup de tems pour les amusemens. Les Anglois ne savent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, Mr. le Duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier: ces soins sacrés qui regardent la patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur: j'espère que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis. Je suis, &c.

LETTRE LXVI.

A la Comtesse de BASCHI.

1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit; ma tendre amie, c'est-à-dire qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos Lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous

Nous avons eu ici le vieux Roi Stanislas: il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second point: c'est une Sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les Jésuites, qui dirigent sa conscience & ses revenus: ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour son rang, son âge & ses vertus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine: ce bon Prince en mourroit de chagrin; & il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante & en même tems fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de se promener par tout le pays dans une calèche: il n'avoit qu'un seul page avec lui dans ces courses, & il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la turque de six pieds de long. Comme on lui représentoit un jour à ce sujet qu'il exposoit sa personne sacrée: *eh! qu'ai-je à craindre,* dit-il; *ne suis-je pas au milieu de mes enfans?* Voilà, selon moi, un mot sublime, que les Souverains devroient bien méditer: il seroit à souhaiter qu'ils sentissent, comme lui, le bonheur d'être aimés, & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfai-*

fant, qui est, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les Lettres qu'il a écrites aux puissances belligérantes, pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre: mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste, cette démarche irrégulière lui fait honneur dans le fond: il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez, ma très-chère, que je retourne toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raisons: vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue, & nous nous en rejoyissons comme des joueurs, qui, après avoir presque tout perdu, viennent à bout de sauver quelques Louis d'or, qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la première occasion. Adieu, ma belle Comtesse, rejoyissez-vous aussi avec nous, & aimez-moi

LET.

L E T T R E L X V I I .

A la même.

OUI, Madame, j'ai vu quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maussade créature que cette *Julie d'Étanges*! Combien de raisonnemens & de babil vertueux, pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite: il a des idées si singulieres, il écrit d'une manière si singuliere & si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête: car la sagesse est simple, unie, douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite, comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amusans, gais & polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit user d'artifice, & donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de

C 2

musi-

musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laissa le reste, & se renferma sur le champ dans la caverne, pour se caresser & s'admirer soi même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens Cyniques méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs & les Rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, & n'en est que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des Rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce tems passé n'est plus, & je ne crois pas que jamais Jean Jaques ait le plaisir de dire à Louis XV: *Ote-toi de mon soleil*. Cependant j'admire son éloquence & la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers, s'il l'avoit voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi: il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours arguant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une
philo.

philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiques, sans argumens d'avocats, & surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût?

Ne montrez cette Lettre à personne: lisons & jugeons les livres pour nous-mêmes, sans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue Lettre sur des riens; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur: mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle Déesse, qui n'est plus ni Déesse, ni belle, & qui ne s'en soucie gueres.

LET TRE LXVIII.

A la même.

1762.

Vous me parlez toujours du pauvre M. (*). Je le souffre, mais je ne suis pas obligée de l'estimer. Je lui dis quelque-
C 3
fois:

*) Le Marquis de Marigni, frere de Madame, autrefois Monsieur Poisson.

fois: „Mon pauvre ami, vous devriez considérer ce que vous étiez, plutôt que ce que vous êtes: j'espérois que la vanité vous rendroit un galant homme, & je me suis trompée. Vous prenez des airs de grand Seigneur, qui sont insupportables dans ceux qui sont nés grands Seigneurs, mais ridicules dans un homme comme vous. „ Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raison, me remercie, & va de-là se faire appeller *Monseigneur* par D.... & ses pareils. Comme je désespère de le corriger, j'ai résolu de lui laisser recueillir la haine & le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher; puisqu'il n'est pas sensible. Je l'appelle aussi quelquefois *Monseigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laissons-là ce pauvre homme, & parlons de vous, ma chère: vous êtes bonne, vraie, décente; vous connoissez le monde qui vous estime; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire estimer: c'est le seul plaisir solide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imaginais que les belles qualités des personnes que j'aime, sont aussi les miennes: telle est la délicatesse des cœurs qui se chérissent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B...(*)? Nous l'avons reçu comme un ange de paix: mais cet ange est vieux, & n'est pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie, & je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal, & ne me paroît pas avoir l'esprit juste: ainsi c'est le meilleur Ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La première qualité d'un Ministre public, est de savoir bien mentir pour l'avantage de son païs: le Duc ment comme tous les autres, mais il ne fait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne, & qu'il ne haït pas les Louis-d'or de France, qu'il a pour règle inviolable de faire d'abord son profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas: il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos Ministres ont tous les jours des conférences avec lui: il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de tems on a deviné tous ses secrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, sans même qu'il s'en doutât; de sorte qu'on fait déjà, quelles seront les conditions de la paix, comme si elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-

*) Bedford.

Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son Gouverneur, *s'il y avoit deux Rois de France, Et si son grand-papa avoit un collègue?* On lui répondit que son grand-papa étoit réellement Roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaifant.

Vous savez fans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté: on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuxé aussi, quoique d'une autre maniere. La misère publique dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaise fanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot, sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisqu'il y a une amie à qui je puis mon-

trer

trer mon âme toute entiere, qui me plaint
sincèrement & me console. Qui m'au-
roit dit, il y a une douzaine d'années, que
j'aurois besoin de consolations? Adieu, ma
très-chere, je vais pleurer, & penser à vous.
Je suis, &c.

LETTRE LXIX.

Au Maréchal de NOAILLES.

1762.

C'est que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante; ses richesses ne sont que du papier, & ce qui la soutient, c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuait seulement encore un an, les Anglois seroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur seroit également funeste, & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons, je les approuve, & je vous en suis obligée. Mais le Roi est las de la guerre; il est le maître, & il faut obéir. Cependant, Mr. le Maréchal, continuez-

tinuez-moi vos avis ; la singularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumieres me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour ? Vous y trouveriez des amis sinceres, à qui vous seriez utile, & qui à leur tour seroient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par Lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire & que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos & votre liberté : hélas ! vous avez bien raison, je vous envie. Votre fils fera un galant homme, digne de vous : mais il n'est pas encore aussi philosophe que son pere, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connoissent pas, & il veut faire son chemin. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidra de tout son pouvoir, & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui, en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglois, ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous ?

nous? Il me vient dans l'esprit à ce sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans, & puis d'exiger que ce voisin lui paie leur pension lorsqu'ils lui sont rendus? N'y a-t-il pas là deux injustices? Mais par malheur, il ne s'agit pas ici de justice: la force a enlevé les enfans du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde, comme disoit le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille: quand m'enverrez-vous la petite Henriette? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs, en me rappelant le souvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas! la mort me l'a impitoyablement enlevée, lorsque j'étois sur le point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de tems. Que ja la haïs, cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satire que je ferois
contre

contre elle! mais, hélas! je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems; mais je crois qu'il y a du bon. Je ferois charmée que son projet fût véritablement utile, & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereuse, & qui ne sauroit trop se tenir sur ses gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de médecins qui adressent tous les jours au ministère des remèdes qu'ils disent excellens & infaillibles: mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, Monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'Etat, fournissez-nous des remèdes bons & sûrs; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connoître. J'attends une Lettre, & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu, Monsieur; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi. Je suis, &c.

LET.

L E T T R E L X X .

A la Comtesse de BASCH.

1762.

ENFIN, après six semaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix, & tout le monde est dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout borbé, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à signer : mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'âme paroît bien ici, & son amour pour son peuple; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple : mais c'est beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette singulière conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux, craints & respectés de toute l'Europe, pendant plus de quarante ans; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de pertes & de misère. Quels tems ? hélas !

Aurois-

Aurois-je jamais cru vivre assez, pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servoit dans la dernière guerre sous le Maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient, quel étoit son pays? *J'ai l'honneur d'être François.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires*: tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite: j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier la petite Marquise que vous savez, courut chez moi toute essouffée, toute suante, toute palpitante: „Est-il vrai, Madame, me dit-elle, que la paix soit faite? „Non, Madame, lui dis-je, mais elle se „fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, „pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle? „ Je lui demandai, quel intérêt si vif elle prenoit à la paix? Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur à cause de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

Jirai

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espère que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cens louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit : je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi ; & vous aussi, à ce que j'espère. Adieu, il y a longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent, à cause de cette paix qui doit rejouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N... (*), grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien savoir, si un loyal Chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse, & on convient généralement que c'est une fort mauvaise & fort cruelle plaisanterie. Nous connoissons ici son complice.

Ille

*) Nanteuil.

Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille: c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes mêmes veulent aussi commencer à donner des scènes. Des dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la semaine dernière, se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se rafraîchir; & s'étant mises à boire, elles ont cassé dans leur belle humeur les verres & les vivres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes! Adieu, encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir? Je suis, &c.

LETTRE LXXI.

A la même.

1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir, a été bien court, ma chere Comtesse: je ne fais d'autre moyen de le rappeler & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie: mais voici bien d'autres nou-
velles.

velles. Les Anglois, c'est-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes: ils parlent de pendre le Ministre qui osera faire la paix, le Ministre qui la négociera, & le Ministre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B. . (*) fait pitié; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B. . . a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante: est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à St. James, sept ou huit cens autres Rois qui s'assemblent au Parlement, & sept ou huit millions qui habitent les villes & la campagne? Quand le Roi de St. James fait quelque chose qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler; puis ils pendent ses Ministres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chassent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde, en protestant
tou-

*) Bedford.

H. Part.

D

toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer dans ce païs de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser-là: nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres & au Parlement; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon Chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune & jolie: mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L.. que je la verrai avec plaisir: j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considère avant toutes choses: car il faut être juste; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse: ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable?

LETTRE LXXII.

A la même.

Vous n'aviez pas besoin, ma chere amie, de recommander le Marquis: tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte: une Dame vouloit que je passasse la première, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarraße dans ma robe, & je tombe sur le front? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esopé à la Cour*: ne voulez-vous pas y venir? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'*Esopé*, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles: elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contre-

dit la *femme forte*, dont parle ce Roi Juif qui aimoit tant les femmes: elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime; il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincèrement. Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le Dauphin ne m'aime pas? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte: je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion: mais sur cela je m'imagine, que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sincères à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincère & naturel

rel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je fais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espère qu'à force de l'aimer & de la désirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale: jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennüient, passez-les; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chère, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre: bon soir, je vai me coucher & rêver à vous. Je suis, &c.

LET TRE LXXIII.

A Monsieur l'Archêvêque de Paris.

J'AI reçu votre Lettre, Monseigneur: elle m'a surprise & affligée. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens: je fais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je foudraierois que certains Prélats, au lieu de se regarder comme des peres de l'Eglise & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie & de

l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur; ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & scandalisent tout le Royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems, je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jesuites, il faut les abandonner à la justice des Parlemens. Un homme qui les connoît bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou, & que leur société a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont soufferts. Il me seroit impossible de les servir: mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits; eh! bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laisser le Roi en paix: souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi mon pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de Lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur
de

de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue presque générale du Clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.

LETTRE LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrâce, & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fierement la tête & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi étoit fort prévenu, mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite & la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal: voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai: car mon devoir & tout mon plaisir, sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges, sur-

tout l'Ambassadeur d'Espagne, qui se connoît
 très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que
 votre ami nous ait quittés pour aller en Da-
 nemarc : on lui a donné quelque sujet de mé-
 contentement, & on commence à s'en repen-
 tir. Que deviendra donc la France, si l'on
 dégoûte les seuls hommes qui pussent lui
 faire honneur & la défendre ? Cependant il y
 a encore du remède à cela, s'il ne s'est pas
 engagé trop avant : on n'est pas éloigné de
 le satisfaire. Pour revenir à vous, Mr. le
 Duc, je vous le répète, je suis ravie de
 vous revoir parmi nous, favorisé, hono-
 ré & content : mais ne m'en remerciez pas
 davantage.

LE T T R E LXXV.

A Monsieur d'ALEMBERT.

V o u s m'avez fait plaisir en me faisant part
 de votre résolution au sujet de ce voya-
 ge chez les Russes. Vous méprisez & refu-
 sez avec politesse des offres magnifiques, qui
 auroient ébloui la plupart des autres. Cette
 conduite est noble & généreuse : tout le mon-
 de l'approuve. Il est plus beau à un philoso-
 phe de jouir en paix, au sein de sa patrie &

dans

dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquise par ses travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrâce, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous répète en finissant, que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le sera. Je suis, &c.

LE T T R E LXXVI.

A Monsieur de V O L T A I R E.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé: tout y est beau, tout y est vrai; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites ne voudront pas vous entendre.

Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette scène s'étoit passée parmi les cannibales; mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte Inquisition a été fondée; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard: pour moi, je ne ferois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote: Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette manière!

Pour revenir à vous, mon cher Monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge? Continuez à instruire les hommes; ils en ont bien besoin: pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parce qu'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal: vous voyez par là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis;

mis; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du Roi, & je ne ferois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies & sa mauvaise poësie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusement malade, & que vous avez reçu les sacrements avec une dévotion exemplaire? J'appris cette première nouvelle avec douleur, & la seconde avec plaisir; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. Mr. d'Argouge disoit à ce sujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fièvre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé, me sont très-agréables: ma joie seroit complete, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

L' E T T R E LXXVII.

A la Comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle Comtesse, les tableaux exposés au Louvre: j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre: je suis seulement venu au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; & quelque force d'âme qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime, qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse: quiconque soutient le contraire, ment ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincère que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête homme: hélas! ils le font tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les calottes du Roi, à qui il demanda hier, combien il en pouvoit bien user de paires par an? „Mais, dit le Roi, comme je suis „souvent à cheval, je crois que j'en use „bien

„bien une en trois jours. Cela ne monte
 „en tout qu'à environ dix douzaines, dit
 „le contrôleur: eh bien, voici le mémoire
 „des culottes qu'on a mises sur le compte
 „de votre Majesté pour l'année dernière; il
 „y en a seulement 900 paires.„ Ce galant
 homme alla ensuite chez Mesdames de France,
 & tira de sa poche quelques paires de
 gants blancs, en leur demandant, comment
 elles les trouvoient? „Ils sont fort beaux,
 „dirent les Princesses. Fort bien, reprit le
 „contrôleur, ils ne me coûtent que vingt
 „sols la paire; les vôtres en coûtoient cin-
 „quante: j'aurai l'honneur de vous en four-
 „nir à l'avenir.„ Vous voyez, ma chere,
 que cet homme commence bien: mais il y
 a de plus grandes réformes à faire que celle
 des culottes ou des gants. On tâche de faire
 des emprunts: mais les François n'ont rien
 à prêter, & les étrangers ne le veulent pas.
 Notre crédit est perdu: il n'y a plus d'hypothèques,
 ni de fonds libres pour la sûreté
 des prêteurs. Laval disoit hier qu'un Général
 Portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à
 des marchands qui lui prêtèrent deux cens
 mille pistoles sur sa barbe. Je ne fais com-
 bien d'estime les Hollandois, par exemple,
 ont pour la barbe du Roi; mais je suis bien
 sûr qu'ils ne voudroient pas prêter vingt du-
 cats

cats sur ce gage. On parloit, il y a quelque tems, de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis, qui disent qu'ils sont les colonnes de l'Etat ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'Etat, comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection & la misère. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes Lettres ont presque toujours un mauvais air de politique, qui seroit fort ennuyeux pour toute autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems : elle a tué vingt personnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici : j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.

L E T T R E LXXVIII.

A la même.

Je tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un Garde-du-corps couvert de sang & de blessures dans son poste. Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? l' patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins? Il repond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a repandu l'alarme partout. On l'a encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses reponses que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire, quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on recompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit: on a jugé cette affaire singuliere d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une récompense, il rece-

vra

vra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enrégés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il seroit peut-être cruel de pendre un fou, au lieu de l'enfermer aux petites maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres (*).

L'écrin que vous m'avez envoyé, est charmant: je m'amuse à le remplir, quoique je n'ai déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille que j'aime plus que votre écrin: beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas; & je l'en estime davantage, car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maison, qui pourroit lui convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres; car elle est toujours fort sérieuse & fort réservée avec lui. C'est là un symptôme de la maladie amoureuse, autant que je puis m'en souvenir. Si ce parti ne vous déplaisoit pas, j'ai dans l'esprit qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage.

*) Le pauvre Latouche fut pendu.

riage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, surtout parce que je vous aime: le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des pailions. Adieu, ma chere; aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXIX.

A la même.

AUSSITÔT que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse & d'aller chez la Marquise de Laval. C'est encore une emplette: est-ce que je ne serai jamais lasse de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il est encore temps. Elle vous dira ce que c'est; mais ne me grondez pas, si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre Ambassadeur va nous quitter; & personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher & son tailleur: il n'a ni l'esprit, ni la personne aimable. Le Roi lui donnera son portrait: on ne sait pas encore qui lui succédera.

II. Part.

E

Est-il

Est-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombières? Le pauvre homme! je le plains s'il en a besoin, & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là, plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain Mr. le Riom: eh bien: il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon: mais qui est-ce qui profite des bonnes leçons? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'est pas absolument nécessaire. Le gros bœuf est bien malade: on espère qu'il mourra; il vit trop longtems pour sa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse Duchesse est arrivée, celle qui court seule toute l'Europe comme un grenadier? En vérité, la nature s'est trompée en la faisant; car c'est un homme que cette femme là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages, & si Londres étoit plus beau que Paris? „Sire, dit-elle, il n'y a pas „de belles maisons à Londres; mais il y a „quantité de belles rues, & de beaux visages, „surtout parmi les femmes,.. Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ses voyages; cela fera curieux. Je suis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiser; je vous en rendrai mille, &c.

LET.

L E T T R E LXXX.

A la même.

Je suis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette semaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui soit aimable que le Roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La galanterie est la folie des François : les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne fait pas ce que je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse , grave ; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne, a du mérite & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même âme en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé
ici des députés pour faire des représenta-
E 2 tions

tions inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglois parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglois. Il faut donc que vous sachiez, Madame, que l'Empereur hait les François à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine, sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace & les trois Evêchés, comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée est déjà en campagne : elle est auprès de Trèves, où sans doute elle est tombée des nues ; & tout cela va fondre sur la pauvre France au printems. Voilà, Madame, ce que les Anglois écrivent, & ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada ; les sauvages aiment toujours les François, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les Anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux s'ils étoient encore aimables.

J'ai

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau tems ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

L E T T R E LXXXI.

A la même.

Vos réflexions sur l'amitié sont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincèrement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui, certainement, j'ai vu le Comte de G.. *) ; c'est un homme qui parle mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout, & on en veut faire un Ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades : j'admire ici les bons effets de la vanité. C'est une folie particulière à la noblesse Françoisse : ailleurs on sert, mais on se fait bien payer ; mais chez nous on paie

E 3

pour

*) Guerchi, depuis Ambassadeur à la cour de Londres.

pour servir: peut-être cet esprit est-il utile à un Etat. Ce Comte donc part bientôt; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me proménois hier seule avec notre petite fille dans mon parc: il étoit presque nuit, & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir: c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin, nous entendîmes des cris épouvantables: c'étoient les enfans du Suisse, qui s'amusoient à faire du tapage. Voilà, ma chère, quelles furent nos frayeurs: la plupart des craintes des hommes ne sont gueres moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV. soit aussi belle qu'on le dit? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va-la dédier; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit Duc s'est avisé de me haïr, & de mal parler de moi? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est-il vrai que vous m'aimez toujours? Cette amitié me suffit; & malgré le torrent de haï-

mes,

nes, d'impertinences & d'horreurs que j'es-
 fuïe tous les jours, si vous me restez fidèle,
 je ne serai pas à plaindre. Recevez, ma
 chere, le baiser le plus tendre de votre
 amie. Je suis, &c.

L E T T R E LXXXII.

A Madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la
 fiere Duchesse. Elle a tort, & vous n'avez
 pas raison: il faut avoir de la complaisance
 & des égards dans le monde, sans quoi la vie
 est un pésant fardeau pour nous & pour les
 autres. Chacun a ses foiblesses, & les fem-
 mes surtout: supportons réciproquement nos
 défauts, ou retirons-nous dans les bois, si
 nous ne pouvons pas vivre avec les hommes.
 La Duchesse est fiere, prompte & étourdie;
 mais elle a le cœur bon, & je crois que sa
 faute est involontaire. Je veux absolument
 vous reconcilier, & vous faire embrasser:
 ces petites guerres de femmes sont toujours
 ridicules, & font rire les hommes, qui en
 pareil cas se coupent bravement la gorge
 sans s'amuser à crier & à disputer.

Le Nonce doit faire son entrée cette sémai-
 ne: j'y enverrai la petite St. Ives, qui est

fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez vous bien, ma chere Dame; vous en charger, & me la ramener ensuite à Bellevue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire? J'ai vu hier le petit Comte; il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur: aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre personne; car la colere est fort mauvaise pour la santé. Je suis, &c.

L E T T R E LXXXIII.

A la Comtesse de BASCHI.

Un des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Duchesse. Ah! quelle affommante créature! Comme elle grasseie, comme elle languit! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la
bonne

bonne compagnie est détestable: venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir, avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus; tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle & pour avoir des aventures. Vous, ma chère, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment. Je suis, &c.

L E T T R E LXXXIV.

A la même.

Je connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie, & n'ai trouvé qu'une intrigante sans esprit & sans modération. Elle a voulu me détruire: je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis: ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse & le même langage. Ah! que j'ai hâs ce

monde bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchise des sauvages , qui aiment ou haïssent ouvertement. Parmi nous on rampe, on caresse, on embrasse ceux qu'on veut perdre ; & tout cela s'appelle le bel usage du monde chez les peuples civilisés. Vous , ma chere , vous êtes presque la seule qui me consoliez de toutes ces misères .

.

.

L E T T R E LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau , triste, abattue, de mauvaise humeur : la chose la plus agréable pour moi, est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne fais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais : mais j'ai besoin de vous les faire , pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir , & ne sont heureux qu'en espérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique, & souvent sans raison. Les bontés du Roi , les égards des courtisans,

l'atta-

l'attachement de mes domestiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis: tant de motifs, qui devoient me rendre heureuse, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de Roi, & je me flattois que le meilleur des Princes pourroit bien faire pour moi ce que son bisayeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan: la grande *) Dame, & le petit **) Normand vivoient encore. Voilà, ma belle Comtesse, les chimères qui ont longtems amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris: eh bien! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Bellevue est charmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'histoire & les aventures de Paris: on croit que j'écoute: mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit? En un mot, je ne vis plus, je suis morte avant mon tems: mon Royaume n'est plus de ce monde. Tout le monde conspire à me rendre la vie amère. On m'impute la

misère

*) La Reine.

**) Mr. le Normand d'Etioules, son mari.

misere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais succès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard, au diner du Roi, s'approcha de lui & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la simplicité de ce pauvre homme: mais moi je ne riois pas. Un autre présenta, il y a quelque tems, au conseil un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple: son projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan; mais moi je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me font bien sensibles: ma vie est une mort continuelle. Je devrois, sans doute, me retirer de la cour: mais je suis foible, & je ne puis ni la souffrir ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, & s'il se peut, donnez-moi quelque consolation.



T A B L E

DES

L E T T R E S

Contenues dans la

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.	<i>Au Duc de MIREPOIX.</i>	pag.	1
II.	<i>Au même.</i>		8
III.	<i>A Madame la Maréchale d'</i>		
	ETREES.		10
IV.	<i>A Mr. BERRIER</i>		12
V.	<i>A Mr. DIDEROT.</i>		14
VI.	<i>A la Marquise de BRETEUIL.</i>		15
VII.	<i>A la Comtesse de BRANCAS.</i>		17
VIII.	<i>Au Duc de MIREPOIX.</i>		20
IX.	<i>Au même.</i>		21
X.	<i>Au même.</i>		22
XI.	<i>A la Duchesse d'AGUILLON.</i>		24
XII.	<i>A la Duchesse de CHAROST.</i>		25
XIII.	<i>Au Marquis d'ALBRET.</i>		28
XIV.	<i>Au Comte d'AFFRY.</i>		29
XV.	<i>A Madame DU BOCCAGE.</i>		31
XVI.	<i>A Mr. ROUILLE.</i>		32
XVII.	<i>Au Maréchal de BELLE-ISLE.</i>		34
XVIII.	<i>A la Maréchale d'ETREES.</i>		36
XIX.	<i>Au Duc de BOUFLERS.</i>		38
XX.	<i>Au Comte de TRESSAN.</i>		39

LETTRE

TABLE DES LETTRES.

LETTRÉ XXI.	<i>Au Marquis de la GALIS-</i>	
	SONIERE.	40
— XXII.	<i>Au Comte de STAREMBERG.</i>	41
— XXIII.	<i>A la Comtesse de BRIENNE.</i>	42
— XXIV.	<i>Au Duc de BOUFLERS.</i>	44
— XXV.	<i>Au Comte d'AFFRY.</i>	45
— XXVI.	<i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	48
— XXVII.	<i>A la Maréchale d'ÉTREES.</i>	49
— XXVIII.	<i>Au Maréchal de SOUBISE.</i>	51
— XXIX.	<i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	53
— XXX.	<i>Au Maréchal de NOAILLES.</i>	55
— XXXI.	<i>Au Duc de BOUILLON.</i>	57
— XXXII.	<i>A Mr. DUCLOS.</i>	59
— XXXIII.	<i>Au Duc de BROGLIE.</i>	ibid.
— XXXIV.	<i>A la Maréchal de CON-</i>	
	TADES.	61
— XXXV.	<i>Au Maréchalé de BELLE-</i>	
	ISLE.	62
— XXXVI.	<i>Au Duc de RICHELIEU.</i>	64
— XXXVII.	<i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	65
— XXXVIII.	<i>A la même.</i>	68
— XXXIX.	<i>Au Marquis de BEAUFORT</i>	70
— XL.	<i>Au Marquis de CASTRIES.</i>	71
— XLI.	<i>Au Comte d'AFFRY.</i>	72
— XLII.	<i>Au Duc de WIRTEMBERG.</i>	74
— XLIII.	<i>Au Duc de BELLE-ISLE.</i>	75
— XLIV.	<i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	77
— XLV.	<i>A la même.</i>	79
— XLVI.	<i>A Mr. BERRIER.</i>	81

LETTRÉ

TABLE DES LETTRES.

IS-	LETTRE XLVII. <i>Au Comte de S. FLO-</i>	
40	RENTIN.	83
G. 41	— XLVIII. <i>Au Cardinal de BERNIS.</i>	84
E. 42	— XLIX. <i>A Mr. de BUSSY.</i>	86
44		
45		
48		

SECONDE PARTIE.

51	LETTRE L. <i>A la Maréchale de BROG-</i>	
53	LIE.	pag. 1
S. 55	— LI. <i>Au Maréchal de SOUBISE.</i>	4
57	— LII. <i>A la Comtesse du BARAIL.</i>	6
59	— LIII. <i>A Mr. de VOLTAIRE.</i>	7
ibid.	— LIV. <i>Au Marquis de BEAUSSAC.</i>	9
61	— LV. <i>Au Duc de FITZ-JAMES.</i>	10
	— LVI. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i>	12
62	— LVII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	13
64	— LVIII. <i>Au Maréchal de SOUBISE.</i>	15
65	— LIX. <i>Au Duc de CHOISEUIL.</i>	17
68	— LX. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	20
70	— LXI. <i>A l'Abbesse de CHELLES.</i>	23
71	— LXII. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i>	25
72	— LXIII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	26
74	— LXIV. <i>Au Duc de NIVERNOIS.</i>	28
75	— LXV. <i>Au même.</i>	30
77	— LXVI. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	32
79	— LXVII. <i>A la même.</i>	35
81	— LXVIII. <i>A la même.</i>	37
RE	— LXIX. <i>Au Maréchal de NOAILLES.</i>	41
	LETTRE	

TABLE DES LETTRES.

LETTRE LXX. <i>A la Comtesse de BASCHI</i>	44
— LXXI. <i>A la même.</i>	48
— LXXII. <i>A la même.</i>	51
— LXXIII. <i>A l'Archevêque de Paris.</i>	53
— LXXIV. <i>Au Duc de BROGLIE.</i>	55
— LXXV. <i>A Mr. d. ALEMBERT.</i>	56
— LXXVI. <i>A Mr. de VOLTAIRE.</i>	57
— LXXVII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	60
— LXXVIII. <i>A la même.</i>	63
— LXXIX. <i>A la même.</i>	65
— LXXX. <i>A la même.</i>	67
— LXXXI. <i>A la même.</i>	69
— LXXXII. <i>A Madame de NEUILLI.</i>	71
— LXXXIII. <i>A la Comtesse de BASCHI.</i>	72
— LXXXIV. <i>A la même.</i>	73
— LXXXV. <i>A la même.</i>	74

9 FE 70